

Deuil

Stéphane Gauthier

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauthier, S. (2015). Deuil. *Moebius*, (145), 23–26.

STÉPHANE GAUTHIER

Deuil

C'est non rien n'est arrivé cachons nos gestes dans l'eau noire et nos peurs dans des mots la mort ne t'a jamais piégée et c'est non rien ne sera effacé pas même le visage paranormal de ma petite sœur qui n'existe pas c'est non jusqu'à s'évanouir dans un grand fracas de casseroles au pied des matins de tourterelles tristes des matins déchirés de diamants aigus des matins jusqu'aux soirs dans la nuit déposée sur les lèvres où on entre c'est non tu n'es pas morte les yeux ouverts yeux de pluie ou d'eau de mer mais tu vis et respire et marches les cuisses brûlantes comme des chevaux ensoleillés c'est non recommençons avant d'être nommés lorsque nous ne savions ce que faisaient nos pères quand nous conspirions encore des vies inaudibles dans le bleu du néant

je pense à cela le bouleversement des marécages secoués de caïmans furieux et les serpents qui constituent le cerveau le paradis fermé pour cause de noyade le cœur ce hurlement je pense ce corps qui grimace parce qu'il s'agit d'une langue d'organes d'univers disparus et d'elle partie jouer avec les étoiles et les créatures célestes et asexuées mortes d'avoir été baisées dans leur bouche de marbre puis va pour la guerre aux portes résonnent des tambours lointains n'est-ce pas que l'on s'effondre tous avec la bénédiction des dieux et le feu des astres tombe sur les rivières d'hommes je pense vraiment aux mains qui ne se touchent que pour échanger le complot des familles unies à la magie noire des maladies qu'on t'a léguées avec fierté dans la campagne bandée d'animaux sauvages je pense à cela quand la terre craque ses jointures de San Andreas

le soir je pense à l'arrache-moi-les-tentacules-du-ventre
qui me chatouillent comme des petits dessins japonais je
pense tordu tout est brisé sauf pourtant le fragile stérilet
de l'Immaculée toi tu subiras les lentes araignées de
l'éternité

je prendrai ta place près de Dieu qu'il doit brûler d'être
assis à ta droite primate de chair extraterrestre d'absence
d'absence totale je marcherai des orgues d'église dans
les souliers m'élèverai irai chasser le cerf là où l'espace
est un amas de pierres ensorcelées j'irai écouter les chats
miauler et les sonneries de téléphone au purgatoire je
prendrai ta place je ne suis qu'un autre qui veut me faire
rêver à la mort cachée dans les photos oui je prendrai
ta place dans les chats gris de l'humidité moi soudé aux
cent sept milliards de morts larmoyants qui fabriquent
la pluie originelle le temps qui passe le lac qui casse de
son bruit de carabine qui tue le temps je l'entends fendre
et je vois des bancs de poissons savonneux couler par
une césarienne d'azur immense je prendrai ta place je
prends ta place tasse-toi et vis et arrête de faire semblant
de mourir

il neige debout ton poulx est une montre sans aiguille tu
tombes dans des blessures qui exterminent les races avec
des chansons d'amour tu es désintégré mot à mot avec
du mal à en ouvrir les veines de la mer Rouge perdue dans
la brume de ce long dimanche qui nous guette que reste-
t-il en fermant les stores du monde toi descendue dans
la chaîne alimentaire ne reste-t-il que de temps en temps
à épousseter les yeux des enfants morts un graffiti sur le
sol lunaire et les serins qui batifolent dans l'éther cela
semble si vrai que la peine s'ouvre comme les cuisses d'une
grenouille s'ouvrent lentement que reste-t-il de tes plaies
tes plaies d'où sortent des mains étrangères il ne reste que
l'extérieur qui finira par nous habiter et l'indéchiffrable
dans le regard de celui qui s'en va

le mantra en décélération l'agonie t'arrache enfin aux
prouesses du monde autour des harpes évanouies et de
la soie d'onde le vent qui chuchote de vieilles prières

diaphanes la branche d'arbre qui gratte à la fenêtre l'espace relatif entre nous le grésillement des anges quelque part dans une fiction tes oreilles s'habituent à la noirceur des dièses tu es ce que j'abandonne de plus réaliste la beauté la vague brisée qui frappe le jour pour ne jamais revenir la beauté un poème qui a enfermé la lumière ou bien un îlot de printemps où la poésie bouge la beauté ta nature arrachée jusqu'au sang des roses la beauté ton visage de silence m'embrassant mauve jusqu'à ce que nos baisers ne se donnent plus rien à boire et là maintenant tu me regardes comme si je portais un masque de vide aucune vérité ne sera dite tu cèdes à un mystère et tu me lègues un mystère un souffle anonyme es-tu déjà née ailleurs me voilà salière en pleurs me voilà février ce mot violent me voilà rien de nouveau un deuil sur fond de Petit Jésus amer me voilà tenant ta main je le jure ta main devenue invisible me voilà nu ouvert neuf heures quarante et un du matin devant la vie une mère incapable de dire à son enfant qu'il est beau.

